

# JOURNAL DE ROUBAIX

## MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 17, 7 21, 8 21, 9 53, 11 26, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 13, 7 38, 9 36, 11 11, a. — Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 18, 8 48, 10 18, 11 23, m., 1 15, 2 38, 4 48, 6 18, 8 13, 10 21, 11 45, a. — Roubaix à Valenciennes, 5 20, 1 00, 3 30, 5 55, 11 05, 12 57, 2 20, 4 30, 5 30, 7 55, 10 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 10, 7 12, 8 12, 9 46, 11 17, 12 17, 1 47, 3 33, 6 03, 7 28, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 7 00, 8 00, 9 36, 11 05, 12 05, 3 21, 4 50, 5 52, 7 40, 9 40.

### ROUBAIX, 3 JANVIER 1873

BOURSE DE PARIS	
DU 2 JANVIER	
3 0/0 .....	53 35
4 1/2 .....	77 25
Emprunt 1871 .....	85 30
Emprunt 1872 .....	87 40
DU 3 JANVIER	
3 0/0 .....	53 35
4 1/2 .....	78 ..
Emprunt 1871 .....	85 47 1/2
Emprunt 1872 .....	87 40

### LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 2 janvier.

La politique sans principes de M. Thiers produit les inévitables et tristes conséquences que j'ai maintes fois prédites. Il est affligeant d'avoir eu si fort raison quand j'annonçais que cette politique à double face, à moitié conservatrice pour la forme, à moitié révolutionnaire pour le fond et le tréfond, hélas! aboutirait, dans un temps prochain, à tout brouiller au-dedans et au-dehors. On a vu pour l'intérieur ce qu'a produit ce gouvernement secrètement allié au radicalisme et poussant l'oubli de ses devoirs jusqu'à livrer la France aux convoitises de la révolution. Un jour les voiles ont été soulevés, et on a aperçu l'abîme où un égoïsme sénile précipitait la société. On s'est indigné, on s'est uni pour résister et M. Thiers a dû céder à une volonté qu'il ne supposait plus possible. De là, la retraite de M. V. Lefranc, le discours de M. Dufaure et quelques mesures un peu vigoureuses contre les excès de la démagogie. Cet orage a peine calmé, et dans l'intervalle qui s'est fait pour rendre un instant de confiance au commerce, à l'armée, voici que de l'extérieur nous viennent de nouvelles tempêtes.

Cette même politique, conservatrice en-dessus, révolutionnaire dans le fond, a mis un honnête homme dans la nécessité de donner sa démission des fonctions d'ambassadeur à Rome auprès du Saint-Siège. Il serait puéril de chercher à la détermination subite de M. de Bourgoing d'autres causes que celles de la politique équivoque tenue par le cabinet de Versailles en Italie. Notre ambassadeur à Rome a tenu bon jusqu'au moment où sa conscience lui a créé le devoir impérieux de décliner toute complicité avec une politique sans franchise et sans dignité. Qu'on se remémore les discours tenus par M. de Remusat, le philosophe sceptique que l'on connaît et par cet honnête étourneau de M. V. Lefranc à l'occasion du percement du tunnel du Mont-Cenis; le choix de M. Fournier pour représenter la France auprès du

roi d'Italie; les actes et les propos de ce diplomate; l'opposition essayée par M. Thiers pour empêcher ou atténuer les déclarations de l'Assemblée en faveur du souverain Pontife, et l'on reconnaîtra sans peine que M. Thiers s'est converti à l'unité italienne et admet la suppression du pouvoir temporel, comme il s'est converti à l'idée de l'avènement du radicalisme après lui et a tenté de familiariser l'opinion avec cette perspective. Oublie-t-on que, dans ses pérégrinations vaines de l'automne de 1870, M. Thiers a été à Florence, a vu Victor-Emmanuel et a pris du goût pour ce roi-caporal, vrai renard de Savoie sous la rondeur de ses façons soldatesques? M. Thiers d'aujourd'hui n'est plus le Thiers des discours d'il y a dix ans contre l'unité italienne. Sa nature de curieux insatiable que rien n'effraie, a pris plaisir et intérêt à ce roi grossier, comme quarante ans plus tôt elle s'était éprise de ce monstrueux coquin qui s'appela Banton, l'arrangeur des massacres de septembre. Voilà, en ce siècle dévoyé, où la poursuite effrénée du curieux et du bizarre peut mener un homme très-humain, très-aimable, extrêmement intelligent, mais qui a le malheur de n'avoir pas de principes.

M. de Bourgoing s'est donc trouvé être un homme de cœur, qui, chose rare dans ce temps, a du caractère au point de mettre sa conscience bien au-dessus de la vanité et de l'intérêt. Il a brusquement donné sa démission. Grand émoi à la présidence et aux affaires étrangères. La Chambre va se réunir, on interpellera: que faire pour prévenir cet éclat? Invoquer le secours du plus honorable des hommes, de M. de Corcelles, de tout temps l'ami, le défenseur du Saint-Siège; lui offrir l'ambassade de Rome et opérer ainsi une diversion soudaine à l'effet de la retraite de M. de Bourgoing. M. de Corcelles n'a pas accepté l'ambassade et a voulu y aller voir par ses yeux quelle était la situation à Rome, et a voulu recueillir sur place les informations et les idées, conférer avec le Saint-Père, se pénétrer des sentiments de l'illustre prisonnier du Vatican, et pouvoir rendre un compte fidèle au gouvernement et à l'Assemblée.

C'est donc un enquêteur, et non un ambassadeur qui est parti pour Rome, vendredi dernier, dans la personne du très-honorable M. de Corcelles. Il aura sans doute, à son retour, à dire à M. Thiers et à son ministre des affaires étrangères de dures vérités, à qualifier la conduite de M. Fournier, demander l'adoption d'une politique plus digne et plus loyale. Voilà certainement pourquoi M. de Corcelles a été à Rome, voilà ce qu'il en rapportera. Si, par impossible, il eût accepté la succession de M. de Bourgoing, l'*Officiel* n'eût pas manqué de le dire; or, depuis vendredi, l'*Officiel* est resté muet à cet égard. L'avantage que

le gouvernement retirera de la présence de M. de Corcelles à Rome sera momentané; il consistera à permettre l'ajournement des explications à donner à l'Assemblée; on aura gagné du temps, et, moyennant quelques assurances vagues, on sera délivré de ce gros embarras. A ce jeu perpétuel d'oscillation, les ressorts s'usent; à force de souffler le chaud et le froid, on désoblige tout le monde et en voulant toujours déguiser la vérité, on arrive à ne plus tromper personne. C'est ce qui adviendra bientôt au gouvernement de M. Thiers.

Nous aurons eu le gouvernement des habiles; espérons qu'ils nous inspirera le goût de la droiture et de l'honnêteté. C'est le meilleur et le seul vraiment utile.

Parlerai-je maintenant de ces démentis qui arrivent de tous les coins de l'horizon aux récits fantaisistes de la déposition de M. Thiers relative aux causes de la guerre? Après M. de Gramont, M. Mercier de Lostende. Certes, je suis loin d'approuver les indiscrétions que ces deux diplomates se sont permises pour contredire M. Thiers. — Tout faisait un devoir à ces messieurs de se borner à donner un formel démenti aux assertions de M. Thiers, et à proposer à la commission d'enquête de prendre, en comité secret, connaissance des pièces probantes. Mais quelle légèreté, quel emportement de fantaisie et de haine dans ces récits de M. Thiers. Fallait-il pour assouvir son ressentiment contre l'Empire et se faire un piédestal de ses débris, plaider l'innocence de la Prusse, dire qu'elle ne se préparait pas à la guerre alors qu'elle a mis en quinze jours un million d'hommes sous les armes? Exagérer les fautes déjà si grandes d'un gouvernement qui nous a possédés pendant vingt ans et qui a eu le malheur de réduire les deux tiers du pays? Avions-nous besoin de ce dernier affront? En moins de deux ans, M. Thiers a usé toutes les forces de son gouvernement. Les conséquences de ses fautes, de ses partis pris, de ses légèretés, se produisent toutes à la fois. — Elles sont le signe manifeste d'une chute prochaine. — Et après... que Dieu nous aide!

DE SAINT-CHÉRON.

On mande de Rome, le 1<sup>er</sup> janvier:

Le commandant de l'*Oreogone* a reçu l'ordre de se trouver demain à son bord pour recevoir le nouvel équipage venant de France. Le Pape s'est abstenu de donner aucun conseil à M. de Corcelles, qui était resté jusqu'à présent indécis.

Une dernière dépêche dit que M. de Corcelles a accepté sa nomination d'ambassadeur.

Dans les réceptions du jour de l'an, à Versailles, le nonce apostolique n'a pas pris la parole au nom du corps

diplomatique; il n'y a pas eu de discours; chaque membre du corps diplomatique a été reçu à son tour.

Le prince Orloff, malade, n'a pas pu se rendre à Versailles.

### Enquête sur le 4 septembre

#### Déposition de M. Jules BRAME

Nous reproduisons ci-dessous le passage le plus important de la déposition de M. Jules Brame devant la commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la défense nationale:

Messieurs, je tiens à déclarer d'abord, de la manière la plus formelle, que je n'ai de haine contre qui ce soit, que l'état de mon esprit et de mes convictions politiques me permet de parler avec la plus complète impartialité des hommes et des choses.

Je ne me suis jamais fait illusion sur les tendances des irréconciliables: cette qualification qu'ils s'étaient appliquée eux-mêmes, indiquait surabondamment que le premier article de leur code politique renfermait la pensée du renversement de l'ordre établi avant le 4 septembre, et, dès lors, chacun de nous pouvait calculer les terribles conséquences que feraient surgir des déchirements sociaux annoncés avec tant d'éclat. J'avais, comme beaucoup de mes amis, adopté ce principe politique: *La liberté sans la révolution*, et ainsi que mes honorables collègues et amis, MM. Daru, de Talhouët, Buffet, de Chambrun, Kolb-Berard et tant d'autres, j'ai constamment recherché et appuyé les réformes libérales; comme eux aussi, j'ai voté contre la guerre d'Italie, contre l'expédition du Mexique, contre toutes ces mesures graves prises en dehors des délibérations préalables des Assemblées; enfin, dans la dernière Chambre, j'étais du nombre de ceux qui ont voté contre la guerre avec la Prusse.

Le dimanche 7 août, j'étais de retour dans le département du Nord, lorsque subitement nous reçûmes, mes collègues et moi, l'avis pressant de nous rendre à Paris.

Dès mon entrée au Corps législatif, j'ai trouvé dans la salle des conférences du palais Bourbon, cent députés environ. Ils s'étaient réunis pour se concerter sur les mesures commandées par la situation.

Un grand nombre d'entre eux appartenaient au centre gauche, au centre droit et à la droite, ils se rendirent dans un bureau pour délibérer sur les mesures à prendre, et me firent l'honneur de me nommer leur président.

Immédiatement la résolution fut adoptée d'envoyer des députés à l'impératrice. M. de Dalmas fut chargé d'obtenir une audience pour le soir même, et fit bientôt connaître que l'impératrice recevrait dans la soirée les députés qui seraient désignés par leurs collègues.

Six députés furent désignés, deux appartenant au centre gauche, deux au centre droit, deux à la droite. Ils représentaient ainsi les diverses fractions conservatrices de la Chambre. On décida qu'ils se rendraient aussitôt aux Tuileries, et qu'ils demanderaient à Sa Majesté l'impératrice de réaliser les trois mesures suivantes:

- 1° Le renvoi immédiat du ministère Olivier;
- 2° La nomination du général Trochu au ministère de la guerre dans le nouveau cabinet;
- 3° La nomination du général de Montau-

ban au commandement de l'armée chargée de couvrir Paris.

Les six députés désignés furent: MM. Jules Brame, de Dalmas (centre gauche), Daguin de Lôme et Josseau (centre droit), Daguin de la Fauconnarie et un autre député dont le nom m'échappe en ce moment (droite).

Au moment où nous arrivâmes aux Tuileries (dix heures du soir), l'impératrice présidait le conseil des ministres; elle sortit aussitôt, et nous recut dans le salon voisin. — Procédant avec la gravité qu'imposent les circonstances, elle s'adressa successivement à chacun de nous, et nous interrogea sur les divers points faisant l'objet de notre mission.

La situation, ses périls, les fautes commises, la nécessité des mesures immédiates à prendre, furent exposés sans déguisement.

Après nous avoir entendus, l'impératrice appela la discussion sur chacune des mesures que nous lui proposâmes d'adopter sans délai:

1° Sur le renvoi du ministère Olivier; elle pensait qu'une crise ministérielle, en face de l'ennemi, serait périlleuse, jetant dans les inquiétudes dans les esprits, au moment où nous avions tant besoin de fermeté et de confiance. — Cette crise, ajoutait-elle, pourrait faire croire à un désaccord entre le gouvernement et le Corps législatif, alors que l'union seule pouvait nous sauver.

Elle termina en déclarant qu'une des premières nécessités de la situation était de ne pas perdre un instant pour réorganiser la défense. — Nous insistâmes sur l'urgence de la mesure. L'état de l'opinion, disions-nous, l'exigeait; c'était dans l'intérêt de la défense même et pour donner de l'élan et de l'énergie qu'elle était indispensable.

Un délai de vingt-quatre heures au plus pouvait suffire à tout;

2° et 3° — Sur la proposition de nommer le général Trochu au ministère de la guerre et le général de Palikao au commandement de l'armée destinée à couvrir Paris, l'impératrice nous dit qu'elle avait fait faire des ouvertures au général Trochu. A ce sujet, mais qu'il avait mis pour condition à son acceptation: qu'il lui serait permis, au moment pour la première fois à la tribune, de dévoiler toutes les fautes commises depuis 1866, et de se livrer à leur critique. — « Ne telle condition, dans un tel moment, est-elle acceptable, dit l'impératrice, alors que l'ennemi nous menace et est prêt à profiter de nos discordes intérieurs? Faut-il venir développer plus ou moins longuement à la tribune, méconnaissant sans doute, nos côtés faibles, et se livrer à des dissertations qui viendraient révéler à l'ennemi ce que nous avons intérêt à lui cacher? J'en fais juge chacun de vous. »

Deux députés (MM. Josseau et de Dalmas) insistèrent et demandèrent à l'impératrice de voir elle-même le général Trochu, convaincus qu'il avait trop de patriotisme pour persister à mettre une pareille condition à son acceptation.

« Cela serait sans efficacité, répondit l'impératrice, il faut que nous n'ayons plus de temps à perdre. — Un des amis du général l'a vu de près, et le général a formellement et énergiquement insisté sur sa détermination qui est absolue. »

Elle nous laissa entrevoir que son choix se porterait sur le général comte de Montauban, qu'elle avait appelé de Lyon à Paris.

« Quant à l'impératrice en lui faisant remarquer que les cent députés au nom desquels nous nous présentions à titre de députés, composaient les différentes nuances du parti conservateur, et en l'engageant à réfléchir sur la gravité de notre démarche et de ses conséquences.

## LES HOUILLEURS DE POLIGNES

X.

Le chômage chez l'ouvrier.

(Suite)

On a entendu le craquement des poutres, poursuivit le maître sondeur enhardi par ce succès, le craquement des poutres et voilà tout: des malins n'auraient pu s'y tromper... En ce qui concerne la hache de Pascal, je n'ai aucun souvenir d'y avoir touché, et elle se retrouvera sans doute; si elle ne se retrouve pas, je lui en donnerai une autre, je n'entends pas qu'on m'accuse d'avoir égaré les outils d'un camarade... Et maintenant, les amis, en est-il parmi vous qui trouvent encore à redire contre mon honneur? On n'a qu'à parler... Si quelqu'un a des doutes, qu'il l'avoue nettement. — Peut-être certains assistants avaient-

ils des doutes, mais nul n'osa les exprimer. Seul Antoine s'écria:

« Tout ceci ne signifie rien! Il serait possible... »

Grand-Léopold ne lui laissa pas le temps d'achever.

« Toi, reprit-il en le regardant avec des yeux étincelants, tu vas me payer ta sottise et ta méchanceté... »

Avant même que le pauvre Antoine eût pu se mettre en défense, le maître sondeur se rua sur lui et le frappa de ses poings fermés avec une violence inouïe.

Antoine, d'abord interdit, se hâta de rendre, de tout son pouvoir, les horions qu'il recevait.

« Gredin! s'écria-t-il, tu as beau faire le rodomont; Léonard l'a rossé, et je saurai bien te rosser à mon tour. »

Malheureusement Antoine n'avait ni la vigueur ni surtout l'adresse de Léonard; malgré son intempérance, il ne pouvait espérer de vaincre cette espèce de colosse. Aussi, au bout d'une minute, fut-il terrassé par son adversaire.

Cependant il ne se considérait pas encore comme battu, et il se relevait pour revenir à la charge, quand une circonstance imprévue changea la situation. Dans sa chute, une bouteille de vin à bouchon cacheté et un papier contenant une volaille froide s'étaient échappés de dessous sa blouse. La bouteille avait été brisée, le vin s'était répandu sur le sol, et la volaille avait été si bien broyée dans cette lutte corps à corps,

qu'elle semblait absolument immangeable.

Antoine ne s'était pas aperçu de l'accident; mais Grand-Léopold, prompt à saisir l'à-propos, s'écria d'un ton moqueur:

« Hein! camarades, voyez-vous comme Antoine Robin et sa famille se préparent à fêter la kermesse? Quand nous autres nous n'avons pas un morceau de pain à nous mettre sous la dent, pas une chope de bière pour nous tenir la bouche fraîche, chez lui on se régale de poulet, on boit du vin de France! Dourez-vous maintenant qu'il ne soit l'espion des Van Best?... Cependant tout à l'heure il soutenait qu'il avait rompu toutes relations avec eux. »

Misérable nature humaine! la découverte de ces provisions délicates sur le jeune houilleur, dans ce moment de détresse publique, détourna de lui toutes les sympathies qu'il avait pu inspirer jusque-là. Les visages s'assombrirent, un murmure s'éleva dans l'Assemblée. Antoine, averti par les affirmations malveillantes de Grand-Léopold, s'était retourné.

« Bon Dieu! quel malheur! s'écria-t-il avec désespoir en regardant la volaille écrasée, la bouteille en morceaux; je venais d'acheter cela pour ma pauvre mère malade... comment dinera-t-elle, à présent? »

— Acheter! s'écria Grand-Léopold, tu as donc de l'argent, toi?... Vous voyez, il a encore de l'argent.

— Et quand cela serait, brigand? » répliqua Antoine, qui fut pris d'un nouvel accès de rage.

Il voulait s'élançer encore sur le maître sondeur, mais les assistants s'interposèrent.

« Assez, dit Nicolas avec autorité, tu n'es pas de force et on t'abîmerait. D'ailleurs, tu as tort; on n'accuse pas les gens sans preuves... Va t'en, c'est ce que tu as de mieux à faire. »

— Oui, oui, file au plus vite, ajouta Topfer; tu as peut-être de bonnes intentions, mais on ne laisse pas ainsi courir sa langue. »

Vainement Antoine exaspéré voulut protester, l'opinion commune s'était prononcée contre lui. Des clameurs confuses couvraient sa voix, et un groupe d'ouvriers, parmi lesquels se trouvaient Topfer et Nicolas, le poussaient vers la porte. Convaincu de l'impossibilité de faire entendre raison à ces gens prévenus, il se décida donc à battre en retraite. Il ne songea même pas à réclamer les restes de sa volaille, que déjà des affamés peu difficiles se disputaient à belles dents, et il sortit de la maison dont la porte fut bruyamment fermée derrière lui.

Le pauvre garçon était en fort pitieux état. Il avait le visage couvert de contusions; ses vêtements avaient été déchirés dans le combat; sa blouse était toute humide du vin qui provenait de la bouteille brisée. Honteux de son désordre, il évitait plus que jamais les re-

gards des passants et semblait craindre que le bruit de ses pas n'attirât l'attention sur lui.

Cependant les mauvais traitements, les humiliations qu'il venait de subir ne devaient pas être l'unique cause de sa tristesse. Plus il approchait de sa demeure, plus son anxiété était visible.

Au moment d'entrer chez lui, il fit une courte halte pour rajuster ses vêtements et essuyer le sang de son visage; puis il se glissa timidement dans la chambre de sa mère.

La paralytique était, comme d'habitude, assise dans son lit, la tête et les épaules couvertes d'une espèce de mantelet rouge qui portait les paysannes du Hainaut. Au moment où son fils parut, elle avait les yeux pleins de larmes; mais ces larmes se séchèrent aussitôt.

« Ah! te voilà enfin! dit-elle d'un ton où l'indignation s'alliait à la douleur; que fait dans ce monde une pauvre créature telle que moi? Tout m'abandonne; depuis trois mortelles heures mon fils et ma nièce me laissent seule, sans nourriture, sans secours, pour aller se divertir à cette fête maudite... Pleure, pleure, pauvre vieille femme! Pourquoi n'es-tu pas morte en même temps que ton mari? Tu ne serais pas maintenant à la merci d'enfants ingrats auxquels ton existence est importune. »

Antoine s'attendait bien à des reproches, mais il n'avait pas supposé qu'il